

## Sculpter l'identité inuit

Ignacio Ramonet

Volume 34, Number 137, December–Winter 1989

L'art des autochtones du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53790ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Ramonet, I. (1989). Sculpter l'identité inuit. *Vie des arts*, 34(137), 28–31.

# SCULPTER L'IDENTITÉ INUIT

*Ignacio Ramonet*



Sammy Annahatak, (Kangirsuk)  
*Trois personnes formant un cercle*, 1978.  
Stéatite grise et bois de caribou; 19,5 x 15,5 x 13 cm.

A Poste-de-la-Baleine commence vraiment le nord du Québec. Cette petite ville, dont le nom évoque les trois-mâts d'autrefois et l'aventure, marque en fait la limite des arbres. Les dernières épinettes, très clairsemées, signalent en effet la fin septentrionale de la taïga canadienne, la grande forêt d'épicéas. Au-delà s'étend, blanche, dénudée, infinie, la toundra. Et commence alors l'Arctique, le vrai.

Neuf mois sur douze, les glaces emprisonnent l'eau des milliers de lacs et de rivières. Le sol, à des profondeurs variables, reste gelé en permanence. La banquise ne fond qu'entre juin et septembre, laissant alors s'approcher les rieuses baleines blanches – les bélugas – et, surtout, les grands cargos venus de Montréal qui acheminent équipements, provisions, véhicules et fuel pour l'hiver.

Poste-de-la-Baleine s'appelle maintenant Kujjuarapik, qui veut dire, en langue inuit, *la Petite Grande Rivière*; car là commence aussi le pays de ces hommes légendaires, les Esquimaux<sup>1</sup>, derniers témoins de la vie à l'âge glaciaire<sup>2</sup>.

Longtemps chasseurs, pêcheurs, nomades, les Inuit sont aujourd'hui sédentarisés. Leur nombre ne dépasse pas les cent mille, répartis sur un immense territoire dépendant de quatre États: Canada, États-Unis (Alaska), Danemark (Groënland) et Union soviétique<sup>3</sup>. Au nord du Québec, sur une aire plus vaste que la France – appelée naguère Nouveau-Québec et aujourd'hui Nunavik – située entre le 55° et le 63° parallèle, les Inuit sont un peu plus de six mille, rassemblés dans quatorze villages, presque tous de création récente et construits sur les côtes de la baie d'Hudson, du détroit d'Hudson et de la baie d'Ungava, toujours à l'embouchure d'un fleuve.

Les conditions de vie des Inuit québécois ont énormément changé depuis la signature, en 1975, de la convention de la baie James. Cet accord, on le sait, permit au gouvernement du Québec d'entreprendre la construction de gigantesques complexes hydro-électriques (notamment à La Grande) moyennant le versement d'importantes indemnités à la communauté inuit<sup>4</sup>. Ces indemnités sont administrées par une institution autochtone – mise sur pied en 1978, – la société Makivik<sup>5</sup>, qui a elle-même créé plusieurs entreprises (dont la compagnie aérienne Air Inuit) et se préoccupe également de remettre à flot la culture traditionnelle, avec le concours, notamment, de l'Institut Avatak<sup>6</sup>.

La convention de la baie James oblige l'État québécois à mettre sur pied un nombre important de programmes d'équipement: construction d'écoles, de dispensaires, d'hôpitaux, de logements, d'aéroports<sup>7</sup>... La manne de l'État-providence s'est soudain répandue parmi les Inuit, et leur niveau de vie ne cesse de s'élever. Chaque village possède désormais une station de radio locale que tout le monde écoute et où aboutissent toutes les informations; chacun donnant, par téléphone, en direct, son avis sur les divers micro-événements locaux.

Depuis 1981, la télévision – par satellite – est aussi arrivée. Une grande antenne parabolique collective permet à chaque foyer de capter trois ou quatre chaînes canadiennes ou américaines. Les émissions en inuttitut (la langue inuit) sont encore rares et ne dépassent pas sept heures par semaine.

Anglicans dans leur immense majorité, convertis par les missionnaires anglais au dix-neuvième siècle, les Inuit du Québec parlent, en seconde langue, surtout l'anglais.



Seul un nombre infime connaît le français. Tous les enfants sont d'abord scolarisés – les deux premières années – en inuttit; ils apprennent à écrire leur langue en caractères syllabiques (une écriture spécifique, utilisée dans tout l'Arctique américain, inspirée de la sténographie et inventée par les premiers missionnaires anglicans).

Près de la moitié des Inuit du Nunavik ont moins de dix-huit ans. Pour eux, *Nanouk*, l'Esquimau, le célèbre documentaire tourné par Robert Flaherty, à Inukjuak, en 1922, évoque un monde inconnu, presque exotique. Les traîneaux à chiens (les beaux chiens husky) ont pour ainsi dire disparu, remplacés par de bruyantes moto-neiges qui permettent de chasser confortablement le caribou (par des températures de moins 45 degrés tout de même!) à l'aide de modernes fusils à lunette. Téléphone, magnétophone, télécopieur, micro-ordinateur sont des instruments d'usage quotidien pour la plupart des jeunes Inuit qui connaissent aussi, comme partout, la fièvre du samedi soir dans la discothèque du village.

Cette trop brusque entrée dans la modernité, dans le monde de la consommation, de la technologie et des médias a entraîné un développement des maladies sociales; l'alcoolisme et la toxicomanie sont en forte augmentation, tandis que s'aggravent les violences domestiques, le désœuvrement et les abus sexuels. «C'est leur identité culturelle qui, s'ils n'y prennent garde, peut rapidement voler en éclats, estime l'écrivain Michel Noël, responsable de la direction du Nouveau-Québec au ministère des affaires culturelles du Québec. *La mémoire d'un passé et d'une tradition exceptionnellement riches est menacée à cause de la violence même du choc avec une modernité qui, littéralement, déboussole les individus.*»

Comme tant d'autres minorités indigènes<sup>8</sup>, les Inuit sont confrontés à de vieux dilemmes: comment rester soi-même alors que tout l'environnement immédiat se transforme? Comment conserver les anciens repères et les pratiques de toujours, tout en entrant de plein-pied dans le XXI<sup>e</sup> siècle?

Devant l'importance de telles questions, le gouvernement du Québec – issu lui-même d'une revendication nationaliste minoritaire – a voulu éviter la politique traditionnelle et humiliante des «réserves» ainsi que le paternalisme. Dès 1983, dans la foulée de la convention de la baie James, René Lévesque, alors premier ministre, invitait les Inuit à se doter d'un gouvernement responsable.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1987, les citoyens du Nunavik décidaient, par référendum, d'élire «au suffrage universel» un groupe de travail qui devrait élaborer, avant 1991 un projet de Constitution pour «un gouvernement régional

autonome en territoire autochtone». Les six membres de cette petite assemblée constituante ont été élus le 10 avril dernier. Une telle démarche politique est unique: «Il n'existe aucun précédent de ce genre dans le monde», affirme M. Pierre F. Côté, directeur général des élections au Québec. *Et cela pourrait servir d'exemple à d'autres peuples autochtones, chez nous ou ailleurs*<sup>9</sup>.

Au sein du groupe des six constituants, deux conceptions politiques s'affrontent: l'une – corporatiste – est représentée par M. Charles Watt, président de la société Makivik, et l'autre – basiste, – par M. Harry Tugulak, chef du Parti des citoyens pour un gouvernement responsable. Ce dernier a d'ailleurs démissionné, fin avril, en accusant les cinq autres élus de «vouloir détourner à leur profit le mandat qui leur a été confié»<sup>10</sup>.

M. Tugulak est issu de la puissante Fédération des coopératives du Nouveau-Québec. Ce mouvement est né vers 1957, à Povungnituk, pour briser le monopole commercial exercé par la Compagnie de la baie d'Hudson, qui, depuis 1670, avait reçu de l'Angleterre les «droits exclusifs de commerce» dans la région. «Vers 1910, d'autres comptoirs s'installèrent, nous raconte M. Yves Michaux, excellent connaisseur des problèmes inuit, en particulier ceux d'une compagnie française, la Révillon Frères. Mais, après la crise de 1930, la Baie se retrouva seule à commercer dans la région, fixant arbitrairement les prix des fourrures. Grâce au mouvement coopératif, les Inuit ont pu prendre graduellement, après 1958, le contrôle de la moitié du commerce de détail dans leurs communautés.» Aujourd'hui, dans chacun des quatorze villages, un grand magasin de la Coopérative fait concurrence à celui de la Baie.

Ce magasin coopératif achète aux Inuit non seulement les peaux mais aussi des produits d'artisanat – vêtements en fourrure, bottes, gants, vannerie, bonneterie, poupées – et surtout des œuvres d'art, en particulier les célèbres sculptures inuit.

«La sculpture esquimaude actuelle, explique M. Michel Noël, s'est développée après une campagne d'encouragement conduite en 1948-1949 afin de trouver des solutions aux problèmes économiques de survie auxquels les Inuit de la baie d'Hudson étaient confrontés.»

«Au début, la plupart des sculptures étaient toutes petites, comme le voulait la tradition, et se vendaient pour quelques dollars, ajoute M. Maurice Achard, commissaire d'une très belle exposition d'art inuit<sup>11</sup>. Mais, après une première exposition, au cours des années 50, à Montréal, leur valeur artistique fut immédiatement reconnue et leur potentiel commercial augmenta. Aujourd'hui, les sculptures constituent la principale exportation du Nunavik.»

La sculpture inuit a toujours existé<sup>12</sup>, sur ivoire de morse, sur os de baleine, sur andouiller de caribou, sur corne de boeuf musqué et principalement sur stéatite, la «pierre à savon». Une pierre extrêmement dense, très lourde mais tendre, assez facile



Apipili Qumaluk, (Kangiqsujuaq)  
La Femme des profondeurs.  
Stéatite gris foncé.



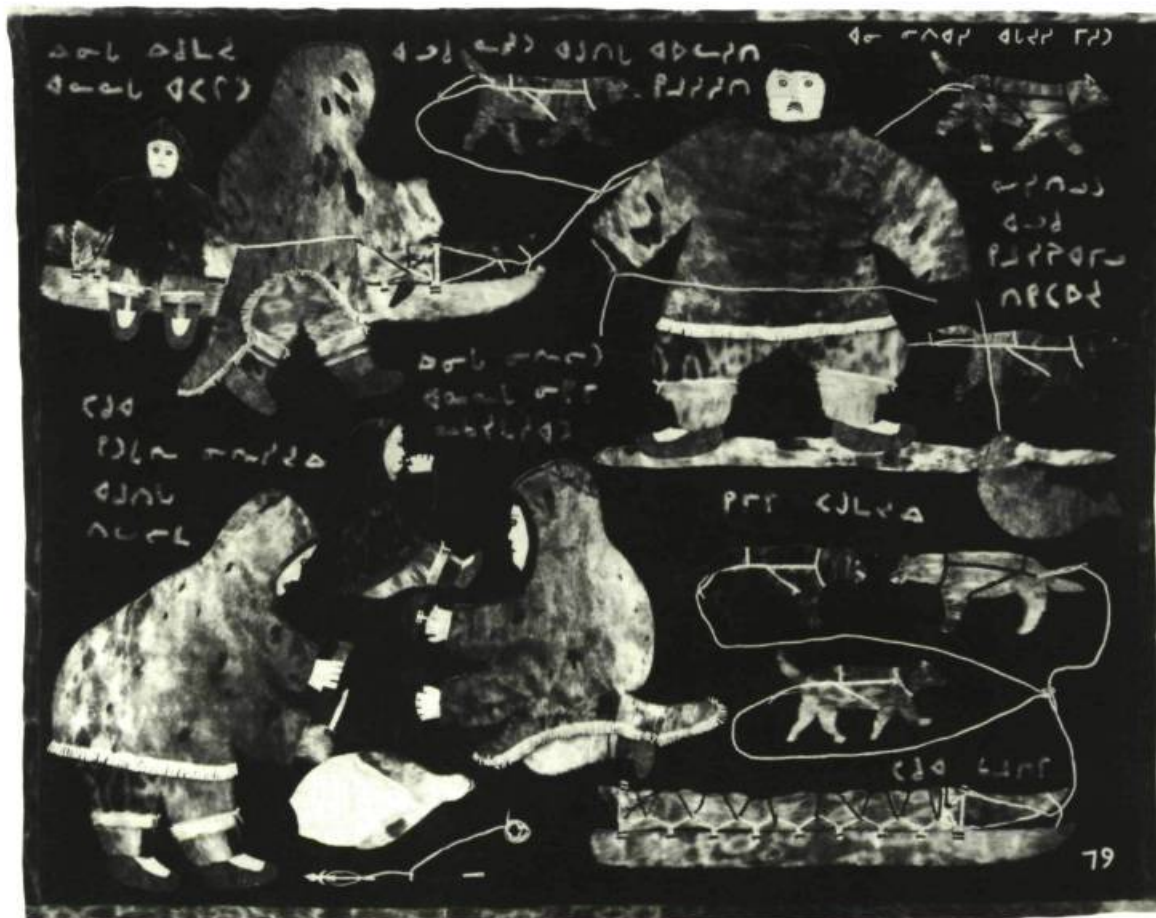
à travailler et à laquelle le poli final confère l'aspect de pierre dure, semi-précieuse.

«Jadis, pour subsister, rappelle Michel Noël, les Inuit fabriquaient à la main tout ce qu'il leur fallait pour la vie quotidienne. Leur talent manuel se manifestait également dans la confection de petits objets décoratifs à vocation souvent magique ou religieuse.» Maintenant, les sculpteurs représentent plutôt des scènes et des personnages de la vie traditionnelle. Ils travaillent surtout l'hiver – qui dure dix mois – dans un minuscule atelier qui a le volume d'un igloo (on y entre d'ailleurs à genoux par une petite porte au ras du sol donnant sur un couloir creusé dans la neige). Dans cet espace fort réduit et très peu chauffé, ils sculptent parfois à plusieurs, en écoutant la radio locale. Ils n'utilisent pas d'outils élec-

de qualité, elle est proposée à la vente dans les galeries d'art inuit, au Canada ou à l'étranger<sup>13</sup>.

«Bien que stimulée de manière artificielle, affirme M. Michel Noël, la sculpture inuit est vite devenue une activité pratiquée par d'authentiques artistes dont la personnalité et le style propres n'ont cessé de s'affirmer.»

Ces sculptures racontent la vie traditionnelle. Celle précisément que la modernité menace de totale destruction. Elles évoquent les longs déplacements en traîneau, la vie dans l'igloo, les péripéties de la chasse et de la pêche, les corvées des femmes... Mais aussi les grands événements de la vie collective et l'univers des légendes. Les principaux animaux de la faune arctique reviennent inlassablement et, en premier lieu, le plus mythique de tous:



triques ou à moteur; tout le travail est fait à l'aide d'instruments manuels – canif, burin, lime ainsi que des outils traditionnels transmis de génération en génération. Pour la finition, ils emploient parfois des rifloirs, de la laine d'acier et du papier de verre. Certains, peu consciencieux, ajoutent du cirage dans le but d'augmenter artificiellement le brillant de la pièce.

La coopérative du village achète toute la production de sculptures, quelles qu'en soient la taille et la qualité. Lorsque l'artiste remet la pièce, une première évaluation est faite par un responsable local. La sculpture est ensuite envoyée à Montréal au siège de la Fédération des coopératives. Là, une nouvelle expertise peut modifier, à la baisse ou à la hausse, la première estimation. Enfin, si la pièce est

l'ours, et puis le phoque, la baleine, le caribou, le vautour...

«Chaque communauté, explique l'historien Tamusi Qumaak, a un style sculptural particulier, et il existe des caractéristiques régionales authentiques. Dans le Nord-Québécois, par exemple, les sculptures sont généralement naturalistes et très souvent narratives.»

A Inukjuak, des artistes comme Lucasi Ikaluk, Noah Echaloock, Eli Simioni et Abraham Pov réalisent des œuvres d'un grand réalisme, mais statiques et inspirant une impression de calme et de douceur. Les sujets préférés sont des scènes de chasse ou de vie familiale, surtout des représentations de mères avec leurs enfants. Les volumes



sont larges et arrondis, les figures trapues et les gravures en creux peu nombreuses.

Au village de Povungnituk, la sculpture est également de style réaliste, avec parfois des détails naturalistes. L'art de Lévi Qumaluk, Lukasi Tukulāk, Jony Inukpuk, Tiivi Angutivik et Peter Boy est robuste, vigoureux, plus masculin qu'à Inukjuak. Les scènes d'action – de chasse, de combat – abondent, et les animaux sont souvent représentés en plein mouvement.

«Les artistes inuit, considère Michel Noël, ont fait preuve d'une extraordinaire ingéniosité en triomphant des limites de leur matière et en débusquant les nuances et les raffinements. Leur démarche est surtout spirituelle – intrinsèquement animiste – alors

Leur œuvre artistique donne un sens culturel profond à l'actuelle recherche d'une autonomie politique. Elle permettra sans doute demain, quand tous seront définitivement américanisés, de rappeler à chacun ce qu'était, profondément, l'identité inuit. ■

I. Ramonet est rédacteur en chef du journal *Le Monde diplomatique*.

1. Les Indiens du nord du Canada appelaient «esquimaux» ou «eskimos» les «hommes des glaces» qui, entre eux, s'appellent Inuit, ce qui veut dire «hommes».
2. Pour une description de la vie traditionnelle des Inuit (du nord du Groënland), lire *les Derniers Rois de Thulé*, de Jean Malaurie, dont une nouvelle édition, corrigée et augmentée de nombreuses illustrations, vient de paraître chez Plon, coll. «Terre humaine», Paris, 1989.
3. Ce mois de juillet, la cinquième Conférence circumpolaire inuit se tiendra à Sisimuit (Groënland) et accueillera, pour la première fois, des Inuit soviétiques (on estime leur nombre total à un millier) venus de la région de Chuchotski, péninsule extrême-orientale de Sibérie, qui fait face à l'Alaska.



Noah Echaloob, (Inukjuak)  
*Une Légende*, 1978.  
Stéatite verte et tendon;  
25,1 x 27,6 x 13,2 cm.

que le regard occidental est plutôt esthétique. Ils écoutent la pierre pour entendre l'image qu'elle enferme leur révéler sa forme.»

Ce peuple d'artistes a ainsi multiplié les représentations de son passé, de ses coutumes, de ses traditions, de ses croyances et de ses souffrances. La pierre fige à jamais, avec délicatesse, la vie et les rêves d'une minorité en péril d'acculturation. Une telle fièvre productive – surtout chez les vieux sculpteurs qui ont mieux connu le monde qu'ils représentent – s'explique par leur puissante volonté de témoigner. De rappeler aux jeunes générations – désormais majoritaires – l'exploit que constituait le simple fait de vivre dans l'enfer boréal, contre un climat assassin. Pour eux, cette terre et ce passé demeurent, malgré tout, les plus beaux du monde.

4. Lire *le Monde diplomatique*, novembre 1976.
5. Cette société publie un mensuel, *Makivik News*, seul périodique inuit du Québec (adresse: Inukjuak, Nunavik, J0M 1M0, Québec; tél.: (819) 254-8878).
6. L'Institut Avatak a récemment publié deux ouvrages remarquables: *Souvenirs d'un Kuujuaumiut*, par Willie Cooper, et *Fragments d'un passé fugace*, collectif, tous deux illustrés de photographies anciennes rares (Adresse: Inukjuak, Nunavik, J0M 1M0 Québec; tél.: (819) 254-8919).
7. En 1990, les quatorze villages posséderont leur propre aéroport.
8. Lire le dossier «Le combat des minorités indigènes», *le Monde diplomatique*, juin 1989.
9. *Le Devoir*, Montréal, 1<sup>er</sup> avril 1989.
10. *Le Devoir*, Montréal, 29 avril 1989.
11. L'exposition, «La vie et l'art des Inuit du Nord-Québécois» a été présentée à Paris, au Musée de l'homme, du 7 décembre 1988 au 6 mars 1989. Elle s'est ensuite tenue à Mâcon, et La Rochelle, avant Rennes, où elle s'est tenue du 1<sup>er</sup> septembre au 15 octobre.
12. Lire: Georges Swinton, *la Sculpture des Esquimaux du Canada*, La Presse, Montréal, 1972; et Alma Houston, *Inuit Art*, Watson and Dwyer, Winnipeg, 1988.
13. A Paris, par exemple, à la galerie Autre Regard, 41, rue Alésia, 75014.